



POUR elle

MARY  
BALOGH

*Le mystérieux*  
DUC DE  
BEWCASTLE

LA SAGA DES BEDWYN - 6

AVENTURES & PASSIONS



## Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Ancienne professeur, c'est en 1985 qu'elle publie son premier livre, aussitôt récompensé par le prix Romantic Times. Depuis, elle n'a cessé de se consacrer à sa passion. Spécialiste des romances historiques Régence, elle compte une centaine d'ouvrages à son actif, dont une quinzaine qui apparaissent sur les listes des best-sellers du *New York Times*. Sa série consacrée à la famille Bedwyn est la plus célèbre.



Le mystérieux duc  
de Bewcastle

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

- Duel d'espions (N° 4373)  
Le banni (N° 4944)  
Passion secrète (N° 6011)  
Une nuit pour s'aimer (N° 10159)  
Le bel été de Lauren (N° 10169)

**CES DEMOISELLES DE BATH**

- 1 – Inoubliable Francesca (N° 8599)  
2 – Inoubliable amour (N° 8755)  
3 – Un instant de pure magie (N° 9185)  
4 – Au mépris des convenances (N° 9276)

**LA FAMILLE HUXTABLE**

- 1 – Le temps du mariage (N° 9311)  
2 – Le temps de la séduction (N° 9389)  
3 – Le temps de l'amour (N° 9423)  
4 – Le temps du désir (N° 9530)  
5 – Le temps du secret (N° 9652)

**LA SAGA DES BEDWYN**

- 1 – Un mariage en blanc (N° 10428)  
2 – Rêve éveillé (N° 10603)  
3 – Fausses fiançailles (N° 10620)  
4 – L'amour ou la guerre (N° 10778)  
5 – L'inconnu de la forêt (N° 10878)

MARY  
BALOGH

LA SAGA DES BEDWYN – 6

Le mystérieux duc  
de Bewcastle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marie-Noëlle Tranchart*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

SLIGHTLY DANGEROUS

*Éditeur original*

Bantam Dell, a division of Random House, Inc. New York

© Mary Balogh, 2004

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2014



# 1

— Tu as les joues très rouges, Christine.

Mme Thompson posa son ouvrage sur ses genoux pour mieux observer sa fille.

— Et tes yeux sont anormalement brillants. Aurais-tu de la fièvre ? J'espère que tu n'es pas souffrante.

La jeune femme éclata de rire.

— Pensez-vous, mère ! Je reviens du presbytère où je jouais avec les enfants. Alexander ne rêvait que de cricket mais, comme Marianne et Robin se sont révélés incapables de toucher une seule balle, nous nous sommes rabattus sur une partie de cache-cache. Du haut de ses neuf ans, Alexander feignait de dédaigner ce jeu qu'il estimait trop enfantin, jusqu'à ce que je lui dise que je m'amusais beaucoup – moi, sa pauvre tante ayant vingt ans de plus que lui. Bref, nous avons passé un bon moment, jusqu'à ce que Charles apparaisse à la fenêtre de son bureau en se plaignant de ne pas arriver à écrire son sermon à cause du bruit. Hazel nous a alors offert de la citronnade, puis elle a emmené les enfants au salon pour qu'ils lisent tranquillement... et je suis rentrée.

Eleanor, l'aînée de Christine, abandonna son livre pour examiner sa sœur par-dessus ses lunettes.

— Je suppose que tu avais ôté ta capeline pour jouer avec tes neveux ? En fait de fièvre, tu as tout simplement attrapé un bon coup de soleil.

— Comment veux-tu arriver à te recroqueviller dans de minuscules cachettes si tu portes une capeline qui double le volume de ta tête ? interrogea Christine en arrangeant dans un vase les fleurs qu'elle venait de couper dans le jardin.

— Cela n'a pas amélioré ta coiffure. Tu es tout simplement hirsute.

— Bah, cela peut s'arranger.

À deux mains, Christine remit un peu d'ordre dans ses courtes boucles.

— Voilà ! Est-ce mieux ?

Eleanor secoua la tête en souriant avant de reprendre sa lecture.

Et ce fut de nouveau le silence, seulement troublé par le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes qui leur parvenaient par les fenêtres grandes ouvertes, jusqu'à ce qu'un claquement régulier de sabots se fasse entendre sur la route du village. Plusieurs chevaux, au grand trot, tiraient une voiture – et une voiture relativement lourde, d'après le bruit des roues.

Cela ne pouvait être que l'un des véhicules du château de Schofield, le domaine du baron Renable, distant de moins d'une lieue du cottage des Jacinthes.

Aucune des trois femmes n'y fit particulièrement attention. Car pour la moindre de ses sorties, la baronne faisait atteler une grosse voiture alors qu'un simple cabriolet aurait suffi. Elle aurait pu aussi demander qu'on lui selle un cheval... ou faire le chemin à pied. Mais lady Melanie Renable, qui était assez snob – ce qui ne l'empêchait pas d'être l'amie de Christine –, préférait rendre ses visites en grand équipage.

Quand les chevaux ralentirent leur allure, les trois femmes levèrent la tête.

Eleanor jeta un coup d'œil dehors.

— La baronne Renable viendrait donc ici ? À quoi devons-nous cet honneur ? Tu l'attends, Christine ?

— J'aurais dû me changer après le déjeuner, marmonna Mme Thompson.

— Vous êtes très bien comme vous êtes, mère, assura Christine en l'embrassant sur le front.

Il n'était pas difficile de deviner les raisons de la visite de la baronne.

— Elle veut sûrement savoir pourquoi tu as refusé son invitation, Christine, déclara Eleanor. C'est le genre de femme qui déteste qu'on lui dise non... Ma pauvre, te voilà mal partie ! Monte vite dans ta chambre, je lui dirai que tu as attrapé la petite vérole.

Christine éclata de rire tandis que leur mère, horrifiée, levait les bras au ciel.

— La petite vérole ! Et quoi encore ?

Ce que venait de dire Eleanor était malheureusement vrai : Melanie n'acceptait pas qu'on lui dise non.

Christine était déjà très occupée. Entre les cours qu'elle donnait à l'école du village plusieurs fois par semaine, ses visites aux vieillards, aux infirmes, aux malades ou aux jeunes mères, sans compter ses passages au presbytère où elle jouait avec les enfants du pasteur et de sa sœur Hazel, elle n'avait pas une minute à elle. Mais la baronne Renable était persuadée qu'elle rêvait de se voir proposer les plus frivoles des distractions.

Christine aimait beaucoup Melanie et appréciait les moments qu'elle passait avec elle et ses enfants. Mais il y avait des limites. Quand son amie lui avait appris qu'elle allait recevoir du monde pendant quinze jours et lui avait proposé de se joindre à ses invités, la jeune femme avait refusé. Elle pensait être quitte. En quoi elle se trompait...

La veille, un domestique était venu apporter une invitation écrite au cottage des Jacinthes. Christine avait de nouveau refusé, par écrit et avec tout le tact voulu.

Que Melanie revienne à la charge une troisième fois... c'était trop.

La voiture s'arrêta devant le portail du jardin, attirant probablement l'attention de tous les villageois. Des portières claquèrent, puis quelqu'un – le cocher, certainement, car jamais Melanie ne se serait abaissée à cela – frappa impérieusement à la porte.

Christine s'assit en soupirant. Sa mère et sa sœur abandonnèrent leurs livres sans enthousiasme.

Quelques instants plus tard, Mme Skinner, la femme de charge, introduisit lady Renable au salon. Selon son habitude, la baronne était habillée d'une manière presque caricaturale pour la campagne. Des plumes colorées ornaient son chapeau et elle tenait un face-à-main dans sa main gantée. On aurait pu la croire en route pour une promenade à Hyde Park.

— Ah, vous voilà, Christine, dit-elle après avoir salué Mme Thompson et Eleanor.

— Mais oui, me voilà, Melanie. Comment allez-vous ? demanda la jeune femme en lui souriant affectueusement. Asseyez-vous donc.

La baronne balaya la proposition d'un mouvement de son face-à-main.

— Je n'en ai pas le temps : je suis débordée. Tout cela, j'en suis sûre, va me valoir une terrible migraine.

Avec sévérité, elle poursuivit :

— Quand je pense que vous m'avez obligée à me déplacer ! Mon invitation écrite aurait dû suffire. Comment avez-vous pu m'envoyer une lettre pareille ? Bertie pense que vous êtes trop timide et que ce serait bien fait pour vous si je n'insistais pas. Mais Bertie dit souvent des choses ridicules. Vous aussi, vous êtes parfois ridicule, ma petite Christine.

— Par exemple !

— Je sais pourquoi vous avez dit non : c'est parce que Basil et Hermione seront là, eux aussi, n'est-ce pas ? Soit, vous vous êtes disputée avec eux pour une bêtise

quelconque après la mort d'Oscar... Mais il s'agit d'une vieille histoire, et vous avez autant le droit de venir à Schofield qu'eux. Après tout, votre défunt mari Oscar était le frère de Basil, par conséquent vous faites toujours partie de notre famille. Arrêtez de vous montrer aussi entêtée, Christine. Ou devrais-je dire effacée ? Vous avez tort. N'oubliez pas que vous êtes la veuve du frère d'un vicomte.

Christine n'allait certainement pas l'oublier, même s'il lui arrivait par moments de le souhaiter. Pendant sept ans, elle avait été la femme d'Oscar Derrick, le frère du vicomte Basil Elrick, qui n'étaient autres que les cousins de la baronne Renable. Oscar et elle avaient eu le coup de foudre lorsqu'ils s'étaient rencontrés au château de Schofield au cours de la première réception que Melanie organisait après être devenue la femme du baron Bertie Renable.

Christine, la fille d'un gentleman bien né qui, à la suite de revers de fortune, avait dû accepter un poste de directeur d'école, n'aurait jamais rêvé de faire un plus beau mariage.

Et la baronne s'était maintenant mis en tête que son amie devait assister à une autre de ses réceptions.

— C'est très gentil de votre part d'insister, Melanie, soupira la jeune femme. Mais je préfère ne pas participer à...

— Quelle ânerie !

La baronne leva son face-à-main à hauteur de ses yeux et regarda autour d'elle avec cette affectation qui avait toujours amusé les deux sœurs.

— Évidemment que vous voulez venir ! Qui ne le souhaiterait pas ? Ma mère sera là, ainsi qu'Audrey et sir Lewis Wiseman. Ce séjour n'est-il pas organisé en l'honneur de leurs fiançailles ? Même Hector a promis d'être des nôtres, alors qu'il n'apprécie guère les mondanités.

— Oh, vous attendez Hector ? Et Justin aussi ?

Ces deux derniers – Hector de Mowbury et Justin Magnus – étaient les frères de Melanie et d’Audrey.

Justin et Christine étaient devenus amis dès le soir de la fameuse réception où elle avait fait la connaissance d’Oscar. Il avait peut-être même été son seul ami au cours des dernières années de son mariage.

— Bien sûr que Justin sera là ! s’exclama Melanie. Il m’adore... Et il vous adore aussi. D’ailleurs, vous vous êtes toujours bien entendue avec les membres de ma famille. J’attends également de nombreux invités, tous plus charmants et distingués les uns que les autres. J’ai déjà organisé mille activités. Il faut que vous veniez, Christine. J’y tiens.

— Melanie...

— Pourquoi t’entêtes-tu, Christine ? lança Mme Thompson. Quinze jours de vacances te feraient le plus grand bien. Tu as besoin de te détendre un peu, toi qui es toujours en train de t’occuper des autres.

— Dis oui sans te faire prier, insista Eleanor, qui avait hâte de reprendre sa lecture. Tu sais que lady Renable ne partira pas avant de l’avoir décidée.

Christine adressa un coup d’œil exaspéré à sa sœur, qui souriait d’un air moqueur. Personne n’invitait jamais Eleanor. À trente-quatre ans, celle-ci était déjà une vieille fille placide qui ne regrettait en rien sa jeunesse. Délibérément, elle avait choisi le célibat quand son fiancé avait été tué au cours de la guerre d’Espagne. Aucun homme n’avait réussi à la faire revenir sur sa décision, même s’ils avaient été plusieurs à essayer.

— Non, je ne partirai pas avant d’avoir décidé votre sœur à faire partie de mes invités, vous avez raison, mademoiselle Thompson, déclara la baronne.

Ses plumes s’agitèrent quand elle hochait la tête d’un air approbateur en direction d’Eleanor.

— Figurez-vous que je me retrouve devant un terrible problème, reprit-elle. Comme d'habitude, Hector a de nouveau agi sans réfléchir. Il est tellement impulsif !

Impulsif ? Il était difficile d'imaginer cela de la part d'Hector Magnus, vicomte de Mowbury, un intellectuel qui vivait au milieu de ses livres.

Melanie pianota sur la table du bout de ses doigts gantés.

— Figurez-vous qu'il a proposé à un ami de venir avec lui à Schofield en prétendant que l'invitation venait de moi ! Et il a pensé à m'en avertir il y a seulement quarante-huit heures – bien trop tard pour que je puisse faire signe à une amie afin d'avoir un nombre égal d'hommes et de femmes.

Tout devenait clair. L'insistance de Melanie s'expliquait enfin.

— Il faut absolument que vous veniez, ma chère Christine. Absolument ! Comment pourrais-je avoir des invités en nombre impair ? Ce serait dramatique ! Vous seule avez le pouvoir de me sauver.

— Oui, ce serait dramatique, assura Mme Thompson, pince-sans-rire. D'autant plus que Christine n'a rien de particulier à faire au cours des deux semaines à venir.

Eleanor avait bien du mal à garder son sérieux.

— Mère ! protesta Christine, bien déterminée à ne pas se laisser fléchir.

Elle soupira. Son mariage, neuf ans auparavant, lui avait valu de faire son entrée dans la haute société. Au début, follement amoureuse d'Oscar, elle avait été en même temps ravie de découvrir ce monde dont elle n'avait aucune idée. Et peu à peu, tout avait commencé à aller mal. Tout ! Au début, elle n'avait rien compris, elle avait souffert. Puis quand cela s'était terminé...

Elle réussissait en général à ne plus y penser et avait retrouvé un certain équilibre, sinon elle aurait probablement perdu la tête. À aucun prix, elle ne voulait se remémorer ces lamentables années.

Et, surtout, elle ne voulait pas revoir Hermione et Basil.

Mais lorsque les gens avaient des ennuis, elle était toujours prête à les aider. Or la réputation de parfaite maîtresse de maison de Melanie était en jeu. Comment Christine aurait-elle pu tourner le dos à son amie quand celle-ci l'appelait au secours ?

— Et si je restais ici et allais à Schofield seulement de temps en temps ? suggéra-t-elle.

— Cela nous obligerait à vous faire ramener en voiture et à aller vous chercher tous les matins. Que de complications inutiles !

— Je peux marcher.

Melanie porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les palpitations.

— Pour arriver toute décoiffée, avec des chaussures poussiéreuses et de la boue sur l'ourlet de votre robe ? Christine, où avez-vous la tête ? Il faut que vous soyez sur place. Écoutez, nos invités doivent arriver après-demain au cours de l'après-midi. J'enverrai une voiture vous chercher dans la matinée afin que vous puissiez vous installer tranquillement.

Christine comprit que, bon gré, mal gré, elle était condamnée à passer quinze jours à Schofield.

« Mais je n'ai rien à me mettre, et pas d'argent pour courir en ville m'acheter quelques toilettes. »

De toute façon, la ville la plus proche se trouvait à plus de vingt lieues... Melanie revenait de Londres, où elle avait organisé l'entrée dans le monde de sa sœur et sa présentation à la reine. Elle possédait certainement une garde-robe éblouissante, comme la plupart de ses amies qui avaient elles aussi passé la saison à Londres.

— Bien, déclara-t-elle enfin avec résignation. Je viendrai.

« Et tant pis si j'ai l'air de la cousine pauvre », ajouta-t-elle intérieurement.



Melanie lui adressa un grand sourire avant de lui tapoter le bras avec son face-à-main.

— Je le savais. Mais je regrette que vous m'ayez forcée à perdre une heure pour venir ici. J'ai tant à faire, vous ne pouvez pas imaginer... Et j'en veux terriblement à Hector. Il aurait pu choisir quelqu'un de moins important à m'imposer et – surtout – me prévenir à temps pour que je me prépare à une telle visite.

— Pourquoi ? Qui attendez-vous ? Le prince de Galles ? s'esclaffa Christine.

— N'exagérons rien. Quoique l'ami d'Hector soit lui aussi un personnage des hautes sphères. Songez un peu ! Le duc de Bewcastle en personne.

Christine haussa les sourcils. Elle comprenait enfin l'affolement de son amie, car elle avait, bien sûr, entendu parler de ce grand aristocrate que l'on disait aussi snob qu'arrogant et glacial. Et c'était elle que Melanie appelait au secours ? Raison de plus pour rester au cottage des Jacinthes. Hélas, il était maintenant trop tard. Elle venait de promettre d'aller à Schofield.

— Oh ! la la ! Le duc de Bewcastle ! s'exclama Mme Thompson, visiblement impressionnée.

— Hé oui ! soupira Melanie. Mais ne vous inquiétez pas, Christine. Il y aura beaucoup d'autres gentlemen pour vous faire la cour. Votre bonne humeur est communicative et, même à votre âge, vous continuez à fasciner les messieurs. Je n'ai d'yeux que pour Bertie, sinon je serais horriblement jalouse de vos succès. Pauvre Bertie... Il déteste les fêtes et prétend ne pas aimer s'amuser.

Elle secoua la tête – et ses plumes.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère Christine, répéta-t-elle. Sa Grâce ne vous remarquera probablement pas. Vous n'aurez même pas à lui adresser la parole.

— J'espère que je ne lui ferai pas de croche-pied par inadvertance. Ou que je ne renverserai pas mon verre de vin sur ses genoux.

Eleanor pouffa.

— C'est exactement le genre de chose que tu es capable de faire.

— Maintenant que tout est arrangé, je n'en veux plus à Hector, déclara Melanie avec satisfaction. Le duc de Bewcastle, songez un peu ! J'ai une chance folle ! On ne va parler que de moi à Londres. Tout le monde va m'envier, et je parie que ceux qui n'auront pas été invités cette année feront des bassesses pour l'être l'année prochaine. Savez-vous que le duc de Bewcastle a la réputation de ne jamais aller nulle part, en dehors de son propre hôtel particulier en ville, du château de Lindsey et de ses nombreux domaines ? Je me demande comment Hector s'y est pris pour le persuader de venir à Schofield. Peut-être a-t-il entendu parler de la supériorité de mes réceptions ? Peut-être...

Christine ne l'écoutait plus. Les deux semaines à venir n'allaient pas être des plus agréables. D'autant plus que, outre Basil et Hermione qu'elle aurait souhaité ne jamais revoir, cet horrible duc de Bewcastle ferait lui aussi partie des invités... Elle n'avait pas besoin de s'en inquiéter : comme l'avait laissé sous-entendre Melanie, il était probable qu'il ne ferait pas plus attention à elle qu'à un ver de terre. Elle risquait cependant de se sentir intimidée, ce qu'elle détestait.

Cela ne s'était pas produit au début de son mariage, c'était arrivé insidieusement par la suite, lorsqu'elle était devenue l'objet de déplaisantes calomnies, même si elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour les éviter. Après son veuvage, elle s'était juré, afin de ne plus jamais se retrouver dans ce genre de position, de rester toute sa vie au cœur du rassurant cocon familial.

Certes, elle était beaucoup plus âgée maintenant. À vingt-neuf ans, elle n'allait pas s'amuser avec les jeunes. Elle resterait sagement assise, un peu comme une douairière, et regarderait s'affairer les invités. Qui sait ? Le spectacle serait peut-être amusant ?

— Puis-je vous offrir une tasse de thé et quelques biscuits, lady Renable ? proposa Mme Thompson.

— Je vous remercie, mais je n'ai pas une seconde. Mes invités doivent arriver après-demain et j'ai encore mille et un détails à mettre au point. Recevoir tant de monde n'est pas de tout repos, croyez-moi. Bon, je vous laisse.

Elle s'inclina royalement avant d'embrasser Christine et de partir en agitant son face-à-main, dans une envolée de jupons en soie et de plumes oscillantes.

— Ma petite Christine, la prochaine fois, tu tâcheras de te souvenir qu'il vaut mieux dire tout de suite « oui » à lady Renable, déclara Eleanor.

Mme Thompson se leva.

— Tu devrais aller passer en revue tes vêtements, Christine. Certains doivent être nettoyés, d'autres raccommodés. Mets à part ceux que l'on peut améliorer. Seigneur, le duc de Bewcastle ! Sans compter le vicomte de Mowbury et sa mère. Et le vicomte Elrick et sa femme ! Et tant d'autres...

Christine gravit l'escalier quatre à quatre en espérant qu'une bonne fée était passée dans sa chambre et qu'elle allait trouver une douzaine de ravissantes toilettes dans son armoire.

Wulfric Bedwyn, duc de Bewcastle, était assis à son bureau, dans la superbe bibliothèque de l'hôtel particulier qu'il possédait à Londres. Il était vêtu avec une suprême élégance – même s'il n'avait pas reçu d'invités à dîner et n'en attendait pas pour la soirée. Il n'y avait rien sur la surface tapissée de cuir de sa table de travail, à l'exception du buvard, de quelques plumes d'oie récemment taillées et d'une bouteille d'encre au bouchon d'argent. Cet aristocrate très méticuleux traitait tous ses dossiers dans la journée afin d'avoir ses soirées libres.

Certes, il aurait pu sortir pour assister à un spectacle ou se rendre à une réception. Il n'était d'ailleurs pas trop tard pour cela. Même si la saison était terminée et si la plupart de ses pairs étaient partis à la campagne, on pouvait toujours se divertir en ville.

Il aurait également pu se rendre au White's. Même s'il ne devait pas y avoir grand monde à cette époque dans ce club très exclusif, il y aurait certainement trouvé un peu de compagnie. Mais il n'y tenait pas davantage.

Aucun des membres de sa famille n'était à Londres. Lord Aidan Bedwyn n'était pas venu au printemps car Eve, sa femme, venait de mettre au monde une fille, leur premier enfant après trois ans de mariage. Wulfric était allé dans l'Oxfordshire pour le baptême, mais n'y était pas resté plus de quelques jours.

Lord Rannulf Bedwyn, un autre de ses frères, se trouvait dans le Leicestershire avec Judith et leurs deux enfants. À la mort de leur grand-mère, Rannulf avait hérité du domaine et prenait très au sérieux ses responsabilités de gentleman-farmer.

Freyja, leur sœur, devenue marquise de Hallmere, de nouveau enceinte, était restée dans les Cornouailles. Son mari ne l'avait pas quittée, négligeant cette année les séances de la Chambre des lords.

Lord Alleyne Bedwyn était lui aussi à la campagne avec sa femme Rachel et leurs jumelles, encore des bébés. Tous deux se faisaient beaucoup de soucis au sujet de la santé du baron Weston, l'oncle de Rachel, qui avait été victime d'une nouvelle attaque cardiaque.

Morgan, la plus jeune de toutes, vivait dans le Kent. Elle avait passé quelques semaines à Londres avec le comte de Rosthorn, son mari, mais était partie plus tôt que prévu car l'air de la ville ne convenait pas à son fils. Avant d'aller la retrouver à la campagne, Rosthorn était resté jusqu'à la dernière séance de la Chambre des lords. Il avait cependant déclaré sans ambages qu'il n'y mettrait plus jamais les pieds si sa femme et ses enfants

ne pouvaient pas l'accompagner. Ses enfants... Cela signifiait donc que Morgan attendait un autre bébé ?

Wulfric prit une plume d'oie et la lissa d'un air absent. Il pouvait se dire avec satisfaction que tous ses frères et sœurs, maintenant mariés, semblaient bien partis dans la vie.

Mais l'hôtel particulier des Bedwyn lui paraissait terriblement vide. Quant au château de Lindsey, il allait lui paraître encore plus vide. C'était probablement à cause de tout cela que, quelques jours auparavant, il avait pris cette décision irréfléchie...

Comment, mais comment avait-il pu accepter l'invitation que la baronne Renable lui avait fait transmettre verbalement par son frère, le vicomte de Mowbury ? Lui qui jamais ne se rendait à ces séries de réceptions, jugeant qu'il n'existait pas de manière plus insipide de passer le temps... Même si Mowbury l'avait assuré que sa sœur n'avait convié au château de Schofield que des gens intelligents et cultivés et que la conversation serait des plus brillantes, il se voyait mal subissant pendant quinze jours la compagnie des mêmes personnes.

Les doigts joints, Wulfric se carra dans son fauteuil et fixa un point au loin sans vraiment le voir.

Rose lui manquait plus qu'il ne l'admettrait jamais, même à lui-même. Rose, sa maîtresse pendant ces dix dernières années, était morte en février des suites d'un simple rhume qui s'était transformé en bronchite, puis en pneumonie. Les meilleurs des spécialistes s'étaient succédé à son chevet où, constatant l'évolution de la maladie, ils n'avaient rien pu faire d'autre que tenter de rendre ses derniers jours moins pénibles. Sa mort avait représenté un choc terrible pour Wulfric. Il était resté près d'elle jusqu'à la fin, ne la quittant pratiquement pas.

Et maintenant, il se sentait veuf, en quelque sorte.

Rose et lui avaient adopté un *modus vivendi* qui leur convenait parfaitement. Grâce à lui, elle vivait dans le luxe à Londres. Et dès qu'il retournait à Lindsey,

elle allait chez son père, le forgeron d'un village où, en tant que riche maîtresse d'un duc, elle était considérée avec respect.

Il passait presque toutes ses nuits avec elle lorsqu'il était en ville, même si leur relation n'avait rien de passionné.

« Mais suis-je seulement capable de passion ? » se demandait-il parfois.

Ils n'avaient pas non plus beaucoup de points communs étant donné le fossé culturel qui les séparait. Malgré tout cela, ils s'appréciaient mutuellement, et il était certain qu'elle était aussi satisfaite de cette liaison que lui. Heureusement, ils n'avaient pas eu d'enfants. Certes, il aurait veillé à ce que ceux-ci ne manquent jamais de rien, mais cela lui aurait déplu d'avoir des petits bâtards.

Oui, la mort de Rose laissait un grand vide dans son existence.

Comme elle lui manquait ! Il était seul depuis février et se demandait parfois s'il parviendrait à la remplacer. Le souhaitait-il seulement ? Rose savait comment lui plaire et le satisfaire. Il ne se voyait pas s'adaptant à une autre. À trente-cinq ans, il se sentait trop vieux pour cela.

Trente-cinq ans !

Même si c'était son destin, jamais il n'avait souhaité devenir duc. Pourtant, quand il avait hérité du titre à dix-sept ans, il avait scrupuleusement rempli toutes les obligations inhérentes à son rang. Toutes – sauf celle de se marier et d'engendrer des fils. Il avait failli s'engager une fois, quand il était très jeune, mais le soir où ses fiançailles devaient être annoncées, la jeune fille, n'osant pas avouer qu'elle préférerait les femmes, avait mis sur pied une incroyable mise en scène afin d'éviter un mariage qui lui répugnait.

Depuis, Marianne Bonner était restée célibataire. Et lui aussi...

Une pareille expérience l'avait conduit à se contenter de la vie prévisible et confortable qu'il menait avec Rose.

Hélas, Rose était morte, et enterrée à ses frais dans le petit cimetière de son village. La présence du duc de Bewcastle aux obsèques avait surpris les paysans à des lieues à la ronde.

Oh ! Pourquoi diable avait-il accepté de se rendre au château de Schofield avec Mowbury ? Serait-ce parce que, inconsciemment, il redoutait de retourner seul à Lindsey ? Et qu'il ne pouvait pas davantage supporter l'idée de rester à Londres ?

Il appréciait beaucoup la compagnie de Mowbury, un homme très cultivé avec lequel il avait des conversations intéressantes. Il espérait que les autres invités seraient du même niveau.

« Il aurait cependant mieux valu que je fasse le tour de mes domaines, en Angleterre comme au pays de Galles, et que je rende visite à mes frères et sœurs », se dit-il.

Mais ceux-ci avaient leur vie maintenant. Ils s'étaient mariés, avaient des enfants, étaient heureux – oui, ils étaient heureux, il en était persuadé et s'en réjouissait.

Le duc de Bewcastle, plus seul que jamais dans son magnifique hôtel particulier, continua à contempler un point lointain sans paraître le voir, tout en tapotant les accoudoirs de son fauteuil.

## 2

Comme Melanie l'avait promis, une voiture vint chercher Christine de bonne heure pour la conduire au château de Schofield. La baronne, visiblement dépassée, accepta volontiers l'offre que lui fit la jeune femme de l'aider dans les derniers préparatifs.

— Mais allez tout d'abord voir votre chambre.

On lui avait attribué une pièce minuscule située à l'arrière du château. Deux cheminées encadraient la fenêtre, bloquant presque toute la vue qu'elle aurait pu avoir sur le jardin potager. Après avoir ôté sa capeline, ébouriffé ses boucles et suspendu sa maigre garde-robe, Christine monta embrasser les enfants des maîtres de maison. Puis elle passa le reste de la matinée et une bonne partie de l'après-midi à courir ici et là. Elle aurait continué jusqu'au soir si Melanie ne l'avait pas croisée dans l'escalier, chargée d'une pile de serviettes destinées à l'une des luxueuses chambres réservées aux invités de marque.

— Mon Dieu, Christine ! s'exclama la baronne, choquée. J'avais accepté que vous m'aidiez mais il n'a jamais été question de vous transformer en servante. Donnez tout cela à une domestique et allez vite vous faire belle. Recoiffez-vous, surtout ! Et à partir de maintenant, conduisez-vous en invitée.



Une demi-heure plus tard, la jeune femme descendit vêtue d'une robe en mousseline imprimée, après avoir longuement brossé ses boucles. Elle se sentait mal à l'aise et ne se pardonnait pas de s'être laissé piéger par son amie.

« En ce moment, je devrais être en train de donner un cours de géographie aux écoliers. Cela me plairait infiniment plus que toutes ces mondanités », pensa-t-elle.

— Ah, vous voilà ! s'exclama Melanie.

En pressant nerveusement la main de Christine, elle enchaîna :

— J'espère que ce sera réussi. Pourvu que je n'aie rien oublié... Pourquoi ai-je toujours des douleurs d'estomac dans des moments pareils ? C'est vraiment pénible.

— Tout sera parfait, ma chère Melanie, assura la jeune femme. Vous allez être consacrée, une fois de plus, comme étant la plus accomplie des maîtresses de maison.

— Vraiment ? Vous croyez ?

Sautant du coq à l'âne, elle poursuivit :

— Vous savez, j'aime bien vos cheveux courts, au fond. Le jour où vous m'avez annoncé que vous alliez les couper, j'ai été horrifiée. Mais je dois admettre que cette coiffure vous sied à merveille. Vous paraissez plus jeune et plus jolie, un peu comme si vous aviez rajeuni de dix ans.

Elle se tourna vers son mari qui grommelait entre ses dents.

— Que disiez-vous, Bertie ?

Le baron s'éclaircit la gorge.

— J'entends une voiture. Cela commence ! soupira-t-il. Vous pouvez monter dans votre chambre, Christine. Le temps que nous recevions nos invités, vous pouvez encore disposer d'au moins une heure de liberté.

— Mon Dieu ! Ils arrivent déjà ? s'exclama Melanie.

Elle se redressa, parut grandir de quelques centimètres et fut immédiatement transformée en une aristocrate très sûre d'elle qui, jamais de sa vie, n'avait ressenti le moindre soupçon de nervosité.

Elle s'aperçut brusquement qu'elle avait un verre de citronnade à la main et chercha un domestique des yeux.

— Ah, heureusement que je m'en suis aperçue à temps ! J'aurais été capable de renverser de la citronnade sur les bottes d'un invité ou sur la robe de sa femme...

— Donnez-moi votre verre, dit Christine en riant. Mais comme je suis bien plus maladroite que vous, si quelqu'un doit renverser quelque chose, ce sera sûrement moi... Bon, je me sauve !

Elle gravit l'escalier pour se rendre au salon Printemps, où les invitées devaient la rejoindre. Melanie avait la curieuse habitude de séparer les couples et, une fois qu'ils étaient tous arrivés, de les réunir pour le thé au grand salon, ce qui marquait le début du séjour.

Christine s'arrêta sur le palier, une galerie qui s'incurvait au-dessus du hall, et jeta un coup d'œil par-dessus la balustrade. Les premiers invités faisaient leur entrée : deux messieurs. Les cheveux du premier, le vicomte Hector de Mowbury, se hérissaient en tous sens. Il portait un manteau beaucoup trop grand, son pantalon faisait des poches aux genoux, sa cravate était nouée n'importe comment et ses bottes avaient certainement connu des jours meilleurs.

— Ah, c'est toi, Melanie ? dit-il en souriant vaguement à sa sœur – un peu comme s'il s'était attendu à être accueilli par quelqu'un d'autre. Comment allez-vous, Bertie ?

Un sourire affectueux vint aux lèvres de Christine. Elle aimait bien le frère de Melanie et l'aurait volontiers interpellé s'il avait été seul. Mais il était accompagné par un homme élancé et mince qui, aussi soigné

que le pauvre Hector était négligé, paraissait être son antithèse.

Ses cheveux sombres avaient dû être coupés par le meilleur coiffeur de Londres. Avec sa cravate nouée avec élégance mais sans ostentation, sa chemise amidonnée d'une blancheur aveuglante, sa redingote bleue à la coupe parfaite, son gilet gris brodé, son pantalon assorti et ses bottes étincelantes, il représentait le summum de l'élégance.

Et il avait une telle prestance, une telle assurance et une telle morgue que Christine demeurait clouée sur place, alors que la bonne éducation aurait dû l'empêcher de l'épier. Cet homme imposant qui devait avoir l'habitude de commander... et d'être immédiatement obéi ne pouvait être que le duc de Bewcastle. Un aristocrate de la tête aux pieds.

Elle put l'apercevoir brièvement quand, après s'être incliné devant Melanie, il se redressa. Il avait un beau visage austère, des lèvres minces, de hautes pommettes et un nez aquilin proéminent.

Christine se pencha légèrement au-dessus de la balustrade et, juste au même moment, se devinant peut-être observé, il leva la tête vers la jeune femme qui eut alors l'impression que ses yeux glacés – des yeux d'acier d'un bleu ou d'un gris très pâle – la transperçaient.

L'espace d'un instant, elle pensa que le duc de Bewcastle était un homme dangereux. Et son cœur se mit à battre à grands coups précipités, comme si elle venait d'être surprise en train de regarder par le trou d'une serrure.

Ce fut alors qu'un événement extraordinaire se produisit : il lui fit un clin d'œil ! Du moins, ce fut la première impression de la jeune femme. Puis quand il porta la main à son visage, elle comprit qu'elle venait de l'asperger avec le contenu du verre qu'elle tenait toujours à la main.

— Oh, je suis désolée ! s'écria-t-elle en se rejetant vivement en arrière.

Seigneur, quelle situation embarrassante ! Elle avait bien promis à Melanie de ne pas lui faire de croche-pied, de ne pas renverser de vin sur ses genoux... mais ni l'une ni l'autre n'avaient songé qu'elle était capable de lui inonder l'œil de citronnade.

« Si j'avais voulu le faire exprès, je n'aurais jamais pu viser aussi bien », pensa-t-elle en s'enfuyant de toute la vitesse de ses jambes.

Elle espérait de tout son cœur que cet incident ne représentait pas un mauvais présage pour la suite des événements.

Avec un peu de chance, elle réussirait à éviter le duc de Bewcastle pendant les jours à venir. Ce qui ne devrait pas être trop difficile, d'autant plus qu'il ne la reconnaîtrait probablement pas s'il la revoyait. De toute façon, un homme aussi arrogant ne devait jamais prêter attention à une personne insignifiante comme elle.

« C'est de la citronnade », comprit très vite Wulfric.

Par un jour d'été, aucune boisson ne pouvait être plus rafraîchissante. Mais quant à utiliser en guise de bain d'œil un liquide aussi acide...

Il n'avait rien dit et les Renable n'avaient rien remarqué, même si la créature qui l'avait arrosé avait eu le toupet de l'interpeller pour s'excuser avant de détalier comme un lapin effrayé.

Wulfric s'essuya l'œil avec un mouchoir tandis que les Renable discutaient avec Mowbery. Cela commençait très mal... Une domestique ne resterait pas longtemps à son service si elle osait épier les invités et les asperger d'eau citronnée. Il espérait que cet invraisemblable laisser-aller n'était pas le signe avant-coureur d'un service lamentable. Ce qui était à craindre. La preuve : la créature ne portait même pas de bonnet ! Il avait eu le

temps d'apercevoir des boucles folles et de grands yeux dans un visage rond.

Mais si les Renable étaient incapables de contrôler leur personnel, c'était leur affaire, pas la sienne.

Il continuait malgré cela à espérer que ces vacances seraient réussies. Il connaissait Mowbury depuis des années. Cet homme très cultivé qui lisait énormément et avait beaucoup voyagé, surtout en Grèce et en Égypte, s'était montré le plus captivant des compagnons de voyage pendant le trajet de Londres à Schofield. Puis les Renable l'avaient aimablement reçu et on l'avait conduit jusqu'à une suite confortable donnant sur les pelouses et les massifs fleuris du parc.

Après s'être changé, il laissa son valet le raser, et il se rendit dans la salle de billard où les messieurs devaient se réunir. Il y retrouva deux hommes dont il avait toujours apprécié la compagnie : le comte de Kitredge et le vicomte Elrick. Mowbury ne tarda pas à les rejoindre, ainsi que son frère, Justin Magnus, un jeune homme au physique ingrat mais très soucieux de plaire.

« C'est peut-être d'un séjour comme celui-ci dont j'ai besoin ? » se demanda Bewcastle.

Il se reposerait et aurait de passionnantes discussions avec des gens intéressants avant d'aller passer le reste de l'été à Lindsey. Après tout, il n'avait aucune raison de vivre en ermite parce que tous ses frères et sœurs étaient mariés et sa maîtresse morte.

La porte s'ouvrit et la rumeur du couloir parvint jusqu'à lui. Des rires aigus de femmes, des rires plus graves de messieurs. Tout le monde plaisantait. Ensuite les femmes s'éloignèrent en pouffant tandis que leurs compagnons faisaient leur entrée dans la salle de billard.

« Aucun d'entre eux n'a plus de vingt-cinq ans », estima Wulfric.

Et aucun d'entre eux – à en juger par leurs ricane-ments et leur manière de se comporter – n'avait guère plus d'un petit pois dans la tête.

Des dizaines de jeunes gens de ce genre pullulaient dans les salons pendant la saison, à l'occasion de cette grande foire au mariage. C'était d'ailleurs pour les éviter que le duc ne se montrait dans les réceptions que lorsque les circonstances l'y obligeaient impérativement.

L'un d'entre eux, sir Lewis Wiseman, que Wulfric connaissait de vue, s'exclama :

— Bon, je crois que tout le monde est arrivé ! Je ne voyais pas la nécessité de fêter nos fiançailles, mais la sœur d'Audrey et sa mère ont insisté. Et nous voilà tous ici !

Il éclata de rire tandis que ses compagnons lui donnaient des bourrades en lui faisant des compliments parfois un peu osés.

Wiseman – Wulfric s'en souvint trop tard – avait récemment annoncé ses fiançailles avec Mlle Magnus, la sœur de la baronne Renable. Avec horreur, il comprit enfin que ce séjour à la campagne était organisé en l'honneur du futur mariage. Et comme ce couple était très jeune... la majorité des invités l'était aussi.

Il allait devoir subir une telle compagnie pendant quinze jours ? Mowbury l'aurait-il donc délibérément induit en erreur ?

Wulfric admit qu'il était le seul à blâmer. Comment avait-il pu croire le vicomte, un homme si peu en phase avec le monde extérieur qu'il s'était présenté un soir au White's Club chaussé d'une botte noire et l'autre marron ? Il était également possible qu'il ait tout oublié des fiançailles de sa sœur...

Il serra les doigts sur son lorgnon et, presque inconsciemment, adopta son attitude la plus glaciale afin que, dès le premier instant, ces jeunes gens soient rebutés s'ils manifestaient la moindre intention de le traiter comme l'un des leurs.

Puis il cilla deux ou trois fois : son œil le piquait encore un peu.

Hermione Derrick, la vicomtesse Elrick, fut l'une des premières à rejoindre Christine dans le salon Primavera. Blonde et mince, elle avait gardé une allure jeune et élégante alors qu'elle avait dépassé la quarantaine.

En voyant sa belle-sœur, Christine se raidit. Elle réussit cependant à sourire et elle aurait embrassé poliment Hermione si le comportement de cette dernière ne l'en avait dissuadée.

— Comment allez-vous, Hermione ? se contenta-t-elle de demander.

— Ah ! Christine... Melanie m'a appris que vous seriez là.

— Comment vont les enfants ?

En posant cette question, Christine se dit que les neveux d'Oscar ne devaient plus être des enfants depuis longtemps.

— Vous avez coupé vos cheveux. Incroyable ! fit Hermione en lui tournant le dos pour saluer d'autres invitées.

« Elle n'a pas pris la peine de répondre à mes deux questions mais, au moins, elle n'a pas tout à fait ignoré ma présence », se dit la jeune femme.

Hermione, la fille d'un notaire de province, avait fait un mariage plus brillant encore que celui de Christine quand, vingt ans auparavant, elle avait épousé le vicomte Elrick. Dans les premiers temps, elle avait accueilli sa belle-sœur avec beaucoup d'affabilité et l'avait aidée à faire son chemin dans la haute société. Elle s'était même chargée de sa présentation à la reine. En dépit de la différence d'âge, elles étaient tout d'abord devenues très amies. Mais cette amitié s'était peu à peu ternie. Christine était cependant loin de s'attendre aux terribles accusations qui avaient suivi

la mort d'Oscar. Complètement déstabilisée, désespérée et pratiquement sans un penny après avoir acheté son billet de diligence, elle avait quitté Winwood, le domaine de Basil, au lendemain de l'enterrement. Tout ce qu'elle voulait, c'était retourner au cottage des Jacinthes pour panser ses blessures et tenter de retrouver son équilibre. Depuis ce jour-là, elle n'avait plus jamais eu de nouvelles de son beau-frère et de sa belle-sœur.

Elle pouvait seulement espérer que ceux-ci la traitent avec un minimum de courtoisie durant ce séjour. Après tout, même s'ils pensaient le contraire, elle n'avait rien fait de mal et avait sa conscience pour elle.

Une petite femme ronde aux cheveux gris et à l'œil vif l'embrassa chaleureusement.

— Je suis si heureuse de vous revoir, ma chère Christine.

C'était la vicomtesse douairière de Mowbury, la mère d'Hector, de Melanie, de Justin et de la jeune Audrey.

Celle-ci se montra elle aussi très aimable. Christine ne manqua pas de la féliciter pour ses fiançailles. Apparemment, ses relations difficiles avec le frère et la belle-sœur d'Oscar n'avaient en rien affecté son amitié avec la tante et les cousins de ce dernier.

Lady Chisholm et Mme King, qu'elle avait connues autrefois, vinrent la saluer gentiment. Il y avait également une demi-douzaine de très jeunes filles, vêtues de toilettes coûteuses. Il s'agissait probablement des amies d'Audrey. Ignorant les autres invitées, elles se réunirent dans un coin et se mirent à papoter en gloussant.

Christine pensa qu'elles devaient être encore des enfants à l'époque où elle vivait à Londres. Et elle se sentit alors très âgée... Quant à sa robe en mousseline, elle lui parut soudain bien démodée. Oscar la lui avait offerte très peu de temps avant sa mort. L'avait-il seulement réglée ? Elle en doutait.

Les yeux écarquillés, les joues écarlates, lady Sarah rejoignit le petit groupe.







10875

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 20 octobre 2014.*

Dépôt légal : octobre 2014.  
EAN 9782290080559  
OTP L21EPSN001149N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*